

IBON MARTÍN

La valse des tulipes

roman traduit de l'espagnol
par Claude Bleton



actes noirs

ACTES SUD

Titre original :
La danza de los tulipanes
Éditeur original :
Plaza y Janés, Barcelone
© Ibon Martín, 2019
© Penguin Random House Grupo Editorial, S.A.U.

Photographie de couverture : © Brooke Shaden

© ACTES SUD, 2020
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-13952-0

IBON MARTÍN

La valse des tulipes

roman traduit de l'espagnol
par Claude Bleton

ACTES SUD

19 octobre 2018, vendredi

Santi jette un dernier coup d'œil dans le rétroviseur avant d'activer la fermeture des portières. Plus personne sur le quai. Il dépasse les dernières maisons de Gernika et sous ses yeux, de chaque côté de la voie, se profile le tracé délicat des collines. Çà et là, des demeures solitaires ajoutent des touches de blanc et de rouge. C'est un monde paisible, beau, où de temps en temps s'insinuent le bleu de la mer Cantabrique et le jaune pâle des roseaux.

Un pêcheur, son panier en osier à l'épaule et le cigare au bec, attend l'ouverture de la barrière du passage à niveau pour continuer son chemin. Santi actionne le sifflet de la locomotive pour le saluer, et l'homme lui répond d'un geste de la main. Plus loin, c'est une femme aux hanches larges qui relève la tête, dans son potager bien entretenu, pour regarder le train. Le machiniste imagine qu'elle scrute les wagons, à l'affût d'un visage familier. Elle le trouve certainement, tout le monde se connaît, ici.

— Merci, murmure Santi presque intérieurement.

Après avoir été vingt-deux ans conducteur de métro à Bilbao, la compagnie l'a promu en le nommant sur la ligne de l'Urdabai. C'est la plus belle de tout le réseau, et la plus tranquille. Après l'obscurité des tunnels sous la ville et l'agitation des quais aux heures de pointe, la solitude de cette ligne entre les mares et les villages assoupis est un baume de paix.

Santi respire à fond. La vie lui sourit.

Il aime ce monde, un territoire qui suit encore le rythme de la nature. En plein XXI^e siècle, ce sont encore les marées qui commandent en Urdaibai. Qui tracent les contours d'une carte où la mer et la terre s'enlacent harmonieusement.

Mollement bercé par les cahots du train, l'esprit de Santi s'envole vers son foyer. La situation s'arrange. Il y a eu une période difficile entre Natalia et lui, mais tout redevient comme avant. Ils vont bientôt fêter leurs vingt-cinq ans de mariage, et il tient à marquer le coup.

La voie réclame son attention. Un cormoran, noir comme la nuit, s'envole au passage du train et plonge dans les eaux vertes qui s'étendent maintenant devant lui. Quelques secondes plus tard, l'oiseau émerge, un poisson argenté au bec, qu'il secoue vivement, peut-être pour solliciter les acclamations des rares voyageurs.

Tout cela plairait beaucoup à Natalia. Un instant, Santi l'imagine assise à côté de lui dans la cabine. C'est contre toutes les règles, mais juste une fois, ce n'est pas grave. Sa femme le mérite ; lui aussi, après vingt-deux années sous la grande ville. Il est bien placé pour lui expliquer la beauté qu'il contemple tous les jours, aux commandes du train régional.

Natalia... Natalia... Rien ne compte davantage dans sa vie. Il n'a personne d'autre à aimer, pas d'enfant. Le dernier obstacle a été franchi et maintenant il peut de nouveau rêver de vieillir auprès d'elle. Son regard, son sourire...

Son visage lui apparaît de l'autre côté de la vitre, fondu dans le paysage, et il lui sourit, bien sûr. Elle aussi, elle aime ses projets.

La vision est si réaliste que le machiniste cligne des yeux pour revenir à la réalité.

Il les rouvre et Natalia est toujours là, assise sur une chaise, au milieu de la voie.

En regardant plus attentivement ses lèvres, Santi comprend que ce n'est pas un sourire. Elle crie. De toutes ses forces. Malgré les bruits du roulement, le conducteur l'entend.

Tout se déroule très vite, mais Santi a l'impression de le vivre au ralenti. Implacable, le train dévore la distance qui les sépare.

— Non ! Natalia, non ! Sors de là ! hurle le machiniste en actionnant le freinage d'urgence.

Un crissement métallique et pénétrant accompagne la secousse qui ébranle le convoi. Derrière la porte de sécurité, on entend les plaintes de quelques voyageurs, surpris par le coup de frein.

Dans les yeux de sa femme, Santi lit une terreur comme il n'en a jamais vu. Ses propres yeux n'expriment sans doute pas un message plus rassurant. Il est trop tard. Un train ne peut pas s'arrêter net. Natalia est condamnée.

— Sors de là ! crie Santi en se prenant la tête à deux mains.
— Sa voix est brisée, déchirante. — Allez, sors de là !

En vain. Les cordes qui attachent Natalia à la chaise l'empêchent de bouger. Elle ne peut que hurler. Et attendre que le train de son mari mette un terme à sa route.

19 octobre 2018, vendredi

— Prêt ? Ça ne va pas être agréable, le prévient Julia en actionnant le frein à main.

Sur le siège du passager, Raúl acquiesce avec un air de circonstance. Les accidents ferroviaires sont particulièrement crus ; les trains sont implacables quand un corps humain croise leur chemin.

Les gouttes qui s'accumulent sur le parebrise adoptent le ton bleu des gyrophares de la voiture-patrouille qui protège la scène des éventuels curieux. Les deux *ertzainas** échangent un regard résigné avant de descendre. Ils savent ce qui les attend : explorer la voie pour trouver des indices et des restes humains. Et, bien sûr, l'essentiel dans ces cas-là : identifier la victime et prévenir la famille. Il n'est déjà pas facile de sonner à une porte et d'annoncer le décès d'un être chéri, mais c'est pire d'évoquer l'hypothèse d'un suicide. Comment expliquer à une personne que son fils, sa sœur ou son mari a choisi une route qui va inévitablement provoquer chez ses proches des sentiments de culpabilité difficiles à surmonter ?

Julia sent la pluie sur son visage. L'hiver est en avance. Où est passé le vent du sud si fréquent à cette période ? Au moins, pense-t-elle en se tournant vers le ciel, il reste encore deux ou trois heures de jour. Une lumière grise et éteinte, mais de la

* Les mots basques en italique sont dans le glossaire en fin de volume. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

lumière quand même. On n'affronte pas de la même façon une scène désagréable en plein jour ou à la lueur des lampes.

— Le mari est là. Il est effondré, annonce l'agent en uniforme qui surveille les lieux.

— Le mari ? s'étonne Julia en fronçant les sourcils. Qui l'a prévenu ?

— Personne. Il était déjà là quand nous sommes arrivés. C'est le machiniste.

Julia et Raúl, tous les deux en civil – c'est courant chez les agents qui enquêtent –, se regardent sans cacher leur étonnement. Pourquoi choisir le train conduit par son mari pour s'ôter la vie ? Ils se penchent pour passer sous le ruban en plastique qui délimite la scène et se dirigent vers cet homme en uniforme de la compagnie Euskotren, assis sur un muret en béton, qui pleure, l'air désespéré.

— Pas moyen de le convaincre de nous suivre, explique un des infirmiers qui s'occupent de lui.

— Natalia... Pourquoi elle ? Natalia... balbutie le conducteur.

Le train, un régional à voie étroite où prédomine le blanc, assiste muet à ses lamentations, à quelques pas de là. Dans l'air flotte l'odeur caractéristique de métal et de rouille qui entoure les accidents de chemin de fer.

Julia lui pose la main sur l'épaule.

— Toutes nos condoléances. Ce ne sont pas des moments faciles.

Elle déteste avoir l'air de réciter une formule de politesse : en réalité elle pense tous les mots qu'elle prononce. Ils lui raclent la gorge et elle a du mal à enfileur deux syllabes de suite.

Le machiniste hoche la tête et essuie ses larmes sur la manche de sa veste.

— Elle était assise au milieu de la voie, gémit-il, le regard perdu. Qui a pu... ?

Les larmes l'empêchent de continuer.

— S'il vous plaît, vous devez nous suivre, insiste l'ambulancier.

Un ertzaina revient à pied de la fin du convoi. Ses pas résonnent sur le ballast.

— On l'avait attachée à une chaise, dit-il en joignant ses deux poignets. Là, et aux chevilles.

À ces mots, tous les sens de Julia se mobilisent. Voilà qui change tout. Il ne s'agit plus d'un suicide.

— Assassinat, souffle-t-elle avant de chercher le regard de son collègue.

Raúl prend des photos de la locomotive. D'où elle se trouve, Julia ne peut pas voir l'avant, mais elle n'a aucun mal à imaginer la tache de sang.

— Je n'ai pas pu freiner, pleurniche le conducteur.

— Où est-elle ? demande Julia à l'homme en uniforme qui vient de leur donner l'information.

— Là-bas, à quatre-vingts mètres d'ici. Elle est entière.

Julia lui adresse un regard de reproche pour son manque de tact. Puis elle se tourne vers le machiniste :

— Nous allons arrêter celui qui a fait ça.

— Je n'ai pas pu freiner. Je n'ai pas pu, balbutie l'homme.

— Suivez-les, dit Julia en lui montrant les ambulanciers.

— Les sept passagers qui étaient dans le train passent devant eux, visiblement secoués ; deux agents et plusieurs infirmiers encadrent l'évacuation. — On va prendre soin de vous. Quand ça ira mieux, nous passerons vous voir.

Elle se dirige vers le lieu d'impact et compose le numéro du commissariat. Il faut demander à Silvia, la psychologue qui souvent les accompagne et informe les familles, d'aller à l'hôpital.

— Et si ce n'était pas le mari ? observe Raúl quand il l'a rejointe.

Julia comprend l'allusion. Elle aussi s'est posé la question. Le choc d'avoir écrasé quelqu'un peut rendre flou le visage de la victime et y calquer à sa place celui d'une personne proche. C'est peut-être le cas. Mais ça ne change pas grand-chose : une femme a été froidement assassinée sur une voie de chemin de fer.

— Nous n'allons pas tarder à le savoir, soupire Julia. — Elle imagine la scène : le bruit du convoi qui s'approche, les vibrations des rails, la sensation d'être pieds et poings liés, face au monstre métallique qui se précipite implacablement sur elle. — Ce qu'a éprouvé cette femme a dû être horrible.

— Natalia, précise Raúl, se rappelant le nom que le conducteur a prononcé.

— Nous allons vite savoir s'il s'agit d'elle, dit Julia en saluant de la main l'agent en uniforme posté devant le corps.

— Elle est entière, dit-il en guise de salut.

— Oui. On nous l'a déjà dit, coupe Julia en se penchant sur le corps.

La chaise a été brisée quand le train est passé dessus, mais la victime n'a subi aucune amputation. L'impact est néanmoins visible sur le visage et un peu partout sur le corps.

— Elle a été projetée, commente son collègue.

Julia remarque que la victime tient une fleur dans la main droite. Elle a perdu des pétales, mais pas au point de la rendre méconnaissable. C'est une tulipe. Une belle tulipe rouge qu'on distingue à peine au milieu du sang qui a envahi la veste en jeans de la femme assassinée.

— Bizarre, murmure-t-elle. Elle tenait cette fleur si fort que malgré le choc elle n'a même pas lâché prise.

Julia attend que Raúl ait photographié la tulipe pour la saisir par la tige. Il faut la mettre dans un sachet. Elle pourrait être une pièce à conviction.

— Ah, merde, elle est collée ! Voilà pourquoi cette femme ne l'a pas lâchée... On l'a collée à sa main. — C'est du jamais vu ; elle frissonne de la tête aux pieds, caresse les cheveux de la victime comme si elle essayait de reconstituer son visage, lui rendre l'aspect qu'elle avait avant qu'on lui arrache la vie aussi brutalement. — Qu'est-ce qu'on t'a fait ? Qui t'a mise là ?

Elle secoue la tête. Aucune réponse à attendre. Elle se redresse en soupirant. Quelques heures plus tôt, elle saluait le jour nouveau en surfant sur les vagues de la plage de Mundaka, et elle était loin de se douter que sa journée s'achèverait de façon aussi tragique.

— Voici le médecin légiste, annonce son collègue.

Lertzaina ne répond pas. Elle avance entre les rails jusqu'au lieu précis de l'impact, et trouve un pétale rouge sur la voie, à l'emplacement où se trouvait la chaise. Elle devrait le mettre dans un sachet, encore une pièce à conviction.

— C'est quoi, ce truc ? s'étonne-t-elle soudain.

Un ruban adhésif maintient un objet doré contre un des poteaux de la suspension caténaire.

Elle s'approche et se reconnaît sur l'écran. Découvrir sa tête ébahie sur ce portable la déconcerte. Le signal de l'enregistrement clignote.

— Bon Dieu, mais... ?

— J'ai le portefeuille, annonce Raúl en s'approchant. Qu'est-ce que c'est ? Que fait ce téléphone ici ?

Julia ne l'écoute même pas, horrifiée et fascinée par l'écran de cet appareil.

Une mélodie la sort de son hébétude. Elle la reconnaît. C'est son propre portable. Machinalement, elle glisse la main dans sa poche. C'est un appel du commissariat.

— Oui ?

— Nous avons du nouveau. Le crime a été transmis en direct sur Facebook. Tout Gernika est bouleversé.

Julia avance la main vers le portable fixé au poteau et appuie sur une touche pour interrompre l'émission. Puis elle retire la bande adhésive et introduit l'appareil dans un sachet en plastique. Elle n'a jamais vu une chose pareille. La tulipe, la chaise sur la voie, la retransmission... C'est machiavélique.

Son collègue lui montre une pièce d'identité.

— Il s'agit réellement de la femme du machiniste... Natalia Etxano. — Il lit à haute voix. — Née en 1961. Cinquante-sept ans.

Julia y jette un coup d'œil. La photo lui rappelle quelque chose.

— Natalia Etxano, répète-t-elle, pensive. — Elle a déjà entendu ce nom. — Merde, bien sûr, c'est la femme de la radio...

— Putain, la présentatrice de Radio Gernika !

Natalia n'est pas une citoyenne ordinaire, c'est la journaliste vedette, celle qui a l'émission matinale la plus écoutée dans la région de Gernika. Julia s'inquiète. Elle voit déjà la presse épier le moindre de ses mouvements et demander sans cesse où en est l'enquête. Là, ça ne va pas être facile.

— Et merde ! s'exclame-t-elle et se frappant le front.

Elle vient de prendre conscience d'un petit détail. D'un petit détail qui va tout compliquer.

20 octobre 2018, samedi

Un tour de clé, et la porte s'ouvre. Elle n'est pas verrouillée. Ane prend un air dégoûté. Donc, son frère est là. Il n'y a pas deux semaines qu'Andoni a emménagé chez elle, mais elle a l'impression qu'il est là depuis des années. Avant son arrivée, cet appartement qui donne sur la place, devant le port de Pasaia San Juan, lui semblait être un endroit idéal.

— Patience, se sermonne-t-elle.

Après avoir vécu seule pendant cinq ans, il n'est pas facile de partager son espace. Le pire, c'est qu'elle avait insisté pour qu'il vienne, quand elle avait appris que son frère et sa mère s'engueulaient en permanence.

Maintenant, elle le regrette, bien sûr.

Ce n'est pas agréable, quand on rentre du commissariat, fatiguée, de trouver Andoni vissé devant la télé à plein volume avec une série de Netflix. Comment peut-il passer des heures entières à gober tous les épisodes les uns après les autres en fumant comme un pompier ? Il n'est même pas foutu d'ouvrir la fenêtre pour chasser les odeurs de tabac... Quand il s'agit de tabac, car lorsque ses moyens le lui permettent, ce sont des joints qu'il grille avec entrain.

Cestero a été jeune, elle aussi. Diable, elle l'est encore, et il lui est aussi arrivé de consommer un peu plus que du tabac, mais la moindre des choses est d'aller fumer sur le balcon pour ne pas incommoder la personne qui vit sous le même toit.

Elle essaie de se détendre, de prendre les choses du bon côté, mais un coup de poing en forme de fumée l'agresse quand elle pousse la porte.

— Je suis de retour, dit-elle en guise de bonsoir, et elle se mord la langue pour ne pas piquer une crise.

— Ça va, le boulot ? Au fait, Ibai et Manu sont là. On va commander des pizzas pour dîner. Si ça te dit... répond la voix de son frère, au fond du salon.

Cestero tord le nez en ôtant ses chaussures de travail. Elle pense à ses parents. Héberger son frère n'a sans doute pas été une bonne idée. Il a dix-neuf ans, neuf de moins que Cestero, qui a tenu jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans au domicile familial.

— Dînez tranquilles. Je vais aller grignoter un truc dans le coin, lance-t-elle en remettant ses chaussures.

Elle redescend les marches quatre à quatre. Sur la place, l'air frais et chargé de sel dans ses fosses nasales la réconcilie avec le monde. Olaia, une de ses meilleures amies, sinon la meilleure, lui adresse un salut, devant la porte de l'Itsaspe, un des bars de cette place maritime, aspirant les dernières bouffées de sa cigarette roulée. Un peu plus loin, Nagore, une autre inséparable d'Ane Cestero, gesticule au téléphone.

— J'en ai par-dessus la tête de l'avoir à la maison, explose l'ertzaina, dont la main indique un niveau très au-dessus du crâne.

— Moi j'en suis ravie, on te voit plus souvent, réplique Olaia en l'embrassant très fort.

— Ce n'est pas vrai, proteste Cestero.

Mais elle sait que son amie a raison. Avant qu'Andoni emménage, il lui arrivait de ne pas ressortir quand elle rentrait du travail. Maintenant, en revanche, elle descend au bar tous les soirs pour éviter les disputes. Certains jours elle dîne d'un sandwich et de quelques *pintxos*, et remonte quand il est temps de se mettre au lit.

— Et il compte rester longtemps ?

Cestero hausse les épaules.

— Pour toujours, je suppose. Il a autant que moi le droit d'y être. C'est la maison de notre grand-mère, pas la mienne. L'ennui, c'est qu'avant on s'entendait très bien. C'est même moi qui lui ai proposé de s'y installer.

Nagore revient. Elle a fini son coup de fil.

— Elle ne t'a pas raconté ce qui s'est passé samedi ? demande celle-ci en donnant une petite bourrade à Olaia.

— Ne me dites pas que pour une fois que je ne fais pas la fête j'ai raté un truc important ! s'étonne Cestero.

Olaia rit tout bas.

— Je suis sortie avec un mec.

L'ertzaina est bouche bée.

— Ah ! Et tu le regrettes ?

— Penses-tu !

— Alors... ?

Cestero a envie d'en savoir plus. Depuis qu'elle a eu sa première copine à l'âge de seize ans, son amie ne sort plus qu'avec des filles.

Amusée, Nagore hoche la tête.

— Un beau mec, dit-elle en feignant d'être choquée. Cette garce me l'a soufflé. On discutait toutes les deux avec lui et au lieu de me le laisser elle l'a embarqué. Je n'en ai même pas vu la couleur...

— D'accord, on a fait des choses... Mais vous ne voulez quand même pas que je vous donne les détails, petites curieuses !

— Alors, te voilà bisexuelle ?

— Tu déconnes ! Moi, dès que je vois une femme... C'était une folie d'un soir. La première et la dernière.

Nagore cligne de l'œil à Cestero.

— C'est bon pour nous, ça ! Au moins, elle ne risque plus de nous les faucher.

L'ertzaina éclate de rire. C'est vrai, chaque fois qu'elles partent en goguette, Olaia attire tous les regards. À la loterie de la génétique, elle a touché le gros lot... Elle n'a pas besoin de courir ni de ramer pour emballer le premier jupon qui passe à sa portée. Cestero se moque de ne pas avoir un physique de mannequin : trop petite, des cheveux frisés pas terribles, mais elle se sent sûre d'elle, surtout depuis qu'elle a déniché cette pince qui lui permet de se lisser les cheveux.

— Tu l'as changé, non ?

Olaia montre l'anneau que Cestero s'est mis aujourd'hui à la narine droite.

— Oui, j'en avais marre de l'étoile. Je l'ai depuis presque deux ans.

— C'est chouette. Ça se voit mieux. Et celui du sourcil, génial... ! Avec les piercings et le tatouage du dragon, tu es irrésistible. Si j'étais portée sur les filles, je te draguerais, plaisante Nagore, en adressant un clin d'œil à Olaia.

Nouveau rire de Cestero, qui passe la main sur le tatouage de son cou.

— Pourquoi y voir un dragon à toute force ? C'est Sugaar, l'époux de la déesse Mari. Vous devriez vous intéresser un peu plus à la mythologie basque.

— Elle sait très bien qui est Sugaar. Elle dit ça pour te faire enrager, réplique Olaia au milieu des rires. Tu nous l'as répété quatre-vingts fois !

L'ertzaina pousse la porte du bar.

— Venez, on va se prendre un demi. J'en ai marre de vous entendre jouer les stylistes.

— Et moi qui allais te dire que j'adore tes cheveux raides, annonce Olaia en la prenant par l'épaule.

— Moi, je trouve que tu n'es pas mal du tout avec des fri-settes, renchérit Nagore.

— Ah, que vous êtes pénibles... Vous allez me laisser tranquille ! Au fait, Olaia... Où en est le groupe ? s'inquiète soudain l'ertzaina.

L'enthousiasme avec lequel elles avaient créé The Lamiak deux ans auparavant est-il toujours au beau fixe ? Enfin guérie d'une entorse au poignet qu'elle s'est faite lors d'une escalade, elle grille d'envie de reprendre les baguettes et sa batterie. Elle a les bras rouillés...

— Rien n'est encore sûr, mais j'ai presque signé pour deux concerts, répond Olaia avant de lever l'index d'un air sévère. Il faut reprendre les répétitions, je me passerais bien d'être ridicule comme la dernière fois, où on a failli être virées à coups de pied du De Cyne Teyna.

— Pour de vrai ? Deux ? C'est plus que toute l'année passée ! applaudit Nagore.

— Le double, rit Cestero. Bon, on se retrouve quand, pour répéter ?

Elle n'a pas fini de poser sa question que son téléphone se met à sonner.

— Ne décroche pas, ma vieille. On t'appelle toujours à des heures impossibles. C'est samedi !

— Ce n'est peut-être pas pour le boulot, se défend l'ertzaina en le sortant de sa poche.

Le numéro qui s'affiche sur l'écran l'oblige quand même à s'excuser auprès de ses amies, et elle sort sur la place pour éviter les oreilles indiscrètes.

— Ane Cestero, dit-elle, l'appareil à l'oreille.

Pourvu que ce soient de bonnes nouvelles. Le détenu a peut-être décidé de passer aux aveux.

— Ane Cestero ! imitent ses amies en rigolant.

Elles trouvent qu'elle répond au téléphone comme dans les films américains.

— Salut, Cestero. C'est Madrazo. Tu es chez toi ?

La voix de son chef.

L'ertzaina se tourne vers la façade aux poutres vertes, sur la place plongée dans la pénombre. La lueur instable et bleutée qu'on voit à la fenêtre du salon est celle de la télé allumée.

— Plus ou moins, dit-elle en grimaçant. Pourquoi ? Il y a du nouveau ? Il a parlé ?

— Penses-tu ! Il reste bouche cousue. Ce con va être mis à la disposition de la justice sans qu'on ait pu lui arracher un mot. — Madrazo marque une pause qui donne le temps à Cestero de s'interroger sur la vraie raison de son appel. — J'espère que tu as envie de changer d'air. Lundi, tu vas à Ger-nika.

Cestero fronce les sourcils.

— En Biscaye ? Ce n'est pas notre zone.

— C'est justement pour ça que tu dois y aller.

— Tu n'es pas très clair.

— Je sais. Viens au commissariat et je te raconte tout.

— Maintenant ?

Olaia sort du bar et agite la main pour capter l'attention de Cestero.

— Je te commande une bière ? Tu parles trop, tu dois avoir la bouche sèche !

L'ertzaina fait un geste de refus et son amie la foudroie du regard. On lui reproche de ne jamais décrocher de son travail, même pour partager tranquillement quelques bières.

— Oui, tout de suite. C'est urgent, insiste son chef.

— Tu ne peux pas me le dire au téléphone ? J'allais prendre un verre avec la bande.

Madrazo marque un temps avant de répondre.

— Tu as entendu parler du crime du train. Tu sais, le machiniste qui a écrasé sa propre femme...

— Bien sûr. On ne parle que de ça.

— Oui, et nous aussi on doit en parler. Alors rapplique au plus vite. Tu ne crois quand même pas que je suis au boulot en plein week-end par plaisir ?

Le regard de Cestero s'évade sur l'embouchure et suit une traînière qui fend les eaux au loin, devant les digues d'Antxo. Dans l'obscurité, elle distingue à peine le mouvement rythmique des rames. Dès que les jours raccourcissent, les entraînements nocturnes ont souvent lieu dans les eaux du port.

— Accorde-moi une heure.

— La moitié.

L'ertzaina soupire avant de remettre le téléphone dans sa poche. Elle a besoin d'une bière bien fraîche.

— Ne me dites pas que vous ne m'en avez pas commandé une ! plaisante-t-elle en poussant la porte du bar.

20 octobre 2018, samedi

— Trente-sept minutes... Merci, Ane.

Madrazo est dans son bureau. Cestero referme la porte et s'assied sur une des deux chaises qui lui font face. Pas de baiser de bienvenue. Ils sont collègues, le chef et sa subordonnée, le reste est du passé.

— Un de ces jours, Olaia et Nagore vont te les faire bouffer ! lui lance Cestero sur le ton d'une fausse colère, son index pointé sous la table. Que je ne puisse même pas prendre un demi tranquillement avec elles, ça commence à les souler...

— Tu parles ! Elles m'aiment plus que toi, plaisante l'officier.

Ses yeux noirs sont toujours aussi irrésistibles. Et cette frange pétrie de sel et de soleil... La marque du surfeur, comme le bronzage permanent et les muscles sculptés par les vagues.

— Bon, je t'écoute. Tu ne m'as pas convoquée pour qu'on parle de mes copines ? réplique Cestero, qui lutte contre son envie de sauter de sa chaise et de passer de l'autre côté du bureau.

Ce n'est pas la première fois qu'elle doit réfréner cette impulsion. Madrazo lui plaît. Et c'est réciproque. Ils ont vécu deux années intenses. Tout avait commencé comme un jeu, mais à la fin les attentes n'étaient plus les mêmes. Peut-être à cause de la différence d'âge. Cestero avait vingt-huit ans quand ils avaient cessé de se voir, et son chef presque quarante. L'absence d'engagement convenait très bien à Ane. Sexe, concerts, confidences... Elle passait du bon temps avec l'officier. Jusqu'au moment où il en avait demandé davantage.

Pour Cestero, pas question de projets d'avenir ni de vie commune. Et ce fut la fin. Elle croit encore entendre Olaia et Nagore lui reprocher d'avoir quitté un mec aussi classe.

Madrazo pousse une feuille de papier vers elle. Un schéma dessiné, plutôt simple, en forme d'arbre inversé. En titre, un sigle inconnu :

USHN

— De quoi s'agit-il ? Et pourquoi il y a mon nom ?

— À compter d'aujourd'hui, tu fais partie de l'Unité spéciale d'homicides notoires. Et non seulement tu en fais partie, mais... tu la diriges.

Cestero dévisage son chef d'un air incrédule. Son supérieur lui en a parlé il y a quelques semaines. Une unité constituée d'agents spécialisés dans la résolution de crimes multiples ou ayant un fort retentissement médiatique. Ce qui n'était encore qu'un projet semble soudain avoir gravi plusieurs échelons.

— Et le crime de Gernika est notre première affaire... ?

— Exactement. La mort de Natalia Etxano a été le coup de pouce pour créer le groupe que tu vas diriger.

— Parce que la victime est une journaliste connue ?

— En partie. Ou bien c'est un prétexte. Natalia n'était pas seulement une personnalité de la radio, elle était aussi la maîtresse du commissaire de Gernika. Cela oblige à nous méfier de lui, et de tous les agents qu'il dirige.

— J'ai lu que la journaliste était mariée.

— Lui aussi. Néanmoins, leur relation durait depuis quelque temps, et ils ne devaient pas se cacher beaucoup, tout le commissariat est au courant.

Cestero se penche de nouveau sur la feuille. En lisant son nom en haut de l'arbre, elle ne peut réprimer une sensation de vertige. Certes, ce n'est pas un groupe nombreux. De son propre nom partent trois branches. Elle ne connaît qu'un seul des ertzainas qui seront sous ses ordres.

— Aitor Goenaga, lit-elle à haute voix. — Si elle avait pu choisir son équipe, c'est le premier collègue auquel elle aurait pensé, peut-être le seul. — Qui sont les autres ?

— Tu as entendu parler de Txema Martínez, de Bilbao ?

— Il n'était pas parti à Interpol ?

— On vient de le réincorporer. Un brave type, peut-être un peu fier. Ne te laisse pas marcher sur les pieds. Tu es au-dessus de lui. C'est toi qui diriges le groupe.

Lertzaina contemple la vague gigantesque qu'un minuscule surfeur chevauche sur le mur d'en face. Elle a un petit pincement au cœur. Jusqu'alors, elle n'a jamais dirigé une enquête. Mais il fallait bien que ça arrive, et sa récente promotion au rang de sous-officier implique cette responsabilité.

— Et le quatrième ? dit-elle en lisant le croquis. Heu, la quatrième. Julia Lizardi. Qui est-ce ?

— Une agente de Gernika. Elle doit être bonne. L'an passé elle a résolu l'affaire des plongeurs assassinés. On me l'a recommandée. Et il semble qu'elle soit de ma race, c'est une surfeuse.

Cestero hoche la tête. Avoir dans l'équipe un membre de la zone semble avisé. Ça facilitera les déplacements sur le terrain, et ça aidera à être mieux accepté par le commissariat où ils vont travailler.

— Qui a choisi l'équipe ?

— Moi. Deux de la Biscaye et deux du Guipúzcoa, pour ne pas heurter les sensibilités. Tu sais comment ça fonctionne.

La sous-officière approuve. Toujours ces maudits équilibres géographiques...

— Personne de Vitoria, remarque-t-elle.

Madrazo hausse les épaules. Il ne répond pas. Inutile, Cestero connaît la réponse. Là-bas, ils ne se plaignent jamais.

— Nous dépendons d'Erandio ou d'ici ? demande-t-elle en pensant aux commissariats centraux de la Biscaye et du Guipúzcoa.

— En principe, de moi. Ici, nous avons plus d'expérience dans ce genre d'affaires, c'est pourquoi on m'a demandé de tout organiser. Cette unité que nous venons de créer ne sera opérationnelle que lorsque les circonstances l'exigeront. Le reste du temps, vous travaillerez dans vos commissariats respectifs.

— Autrement dit, nous nous regrouperons uniquement s'il y a un crime bien pourri.

Madrazo confirme.

— Homicides multiples, crimes en série, victimes connues... Les affaires qui génèrent un sentiment d'insécurité, tu piges ?

Cestero soupire. Ce n'est pas bon signe. Panique signifie presse, et presse signifie pression. Il faudra garder la tête froide dans de telles circonstances.

— Qui est Silvia ? demande-t-elle en lisant le dernier nom sur la feuille.

— La psychologue. Choisie par les collègues de la Biscaye. Elle collabore souvent avec eux. Elle a l'air très douée pour tracer des profils psychologiques. Elle vous aidera à mieux comprendre l'esprit de l'assassin.

— Tu crois que c'est le commissaire ?

Madrazo hausse les sourcils, qui disparaissent sous sa frange blonde.

— Olaizola ? J'espère que non. Mais c'est à toi de le découvrir. Il ne va pas te dérouler le tapis rouge. Cette intromission dans son fief n'est pas de son goût, surtout si tu as des doutes sur son éventuelle implication.

La sous-officière se tourne de nouveau vers le poster. Soudain, elle a l'impression que la vague va déferler dans la pièce.

— On commence quand ?

— Lundi. À Gernika à neuf heures. Ah, encore un détail... La région est très affectée. Vous aurez sans arrêt la presse sur le dos. Traite-la avec tact si tu ne veux pas avoir de problèmes.

Cestero se lève et hésite : faut-il le remercier d'avoir pensé à elle, ou claquer la porte parce qu'il lui a compliqué la vie en quelques minutes ?

— Merci, murmure-t-elle finalement.

Madrazo évacue la question d'un geste, et la rappelle au moment où elle va quitter le bureau.

— Ane !

Elle se retourne, la main sur la poignée.

— Montre-leur que tu es la meilleure. Il y en a marre que tu sois toujours sous la loupe parce que tu es sortie avec ton chef. Et attends-toi à entendre que je t'ai offert le poste... Qu'ils aillent se faire foutre. Il n'y a pas d'ertzaina plus douée que toi pour ce boulot. Tu as une chance de le prouver. Saisis-la.

22 octobre 2018, lundi

Une minute avant neuf heures, Ane Cestero et Aitor Goenaga poussent la porte du commissariat de Gernika. Elle n'a pas souvenir d'avoir jamais été aussi ponctuelle au travail, mais comme elle amène aussi son collègue, elle ne peut pas se permettre le moindre retard. Il l'a obligée à se lever une heure plus tôt que prévu, pour parer à toute éventualité.

Ane retire la capuche de son ciré, esquisse un sourire et montre sa carte à l'ertzaina de service à l'accueil. Aitor présente aussi la sienne.

— *Egun on.* Je crois que nous sommes attendus.

L'homme acquiesce à contrecœur et compose un numéro intérieur.

— Au bout du couloir à droite, dit-il d'un geste en attendant la communication. Julia, ceux du Guipúzcoa sont là. Oui, ils arrivent... De rien.

Les ertzainas s'engagent dans le couloir. Une femme se dirige vers eux : le balayage blond californien lui encadre le visage, à première vue anguleux, mais agréable. Elle a une allure sportive. Est-ce l'effet de ses épaules bien droites ? La quarantaine ? Quasiment.

— Sous-officière Cestero, agent Goenaga ? — La main qu'elle tend est fraîche. — Bienvenue à Gernika. Je suis l'agente Lizardi, Julia Lizardi.

Les présentations et les échanges polis sur l'état de la route prennent quelques instants. L'expression de Julia s'assombrit soudain. Elle baisse les yeux et semble beaucoup moins à

l'aise. Cestero se demande ce qui se passe quand la voix d'un nouvel arrivant résonne dans son dos.

— J'ai manqué quelque chose ?

— Et voici le sous-officier Txema Martínez, présente l'agente en s'avançant pour lui plaquer deux baisers. Comment ça va, Txema ?

Le policier l'embrasse à son tour sans cacher un sourire plutôt forcé.

— Pas aussi bien que toi... Tu es ravissante, dit-il, incapable néanmoins de soutenir son regard. — Puis il se tourne vers Ane et Aitor. — C'est vous qui venez du Guipúzcoa ?

— Sous-officière Cestero et agent Goenaga, présente Julia.

— Aitor. Appelle-moi Aitor, je t'en prie.

Txema dévisage Cestero. Le tatouage dans le cou, les piercings dans le nez et le sourcil semblent retenir son attention.

— Tu es bien jeune pour ton grade, non ?

Elle comprend que ce n'est pas un compliment.

— Preuve que je suis très bonne, réplique-t-elle, bien décidée à ne pas se laisser marcher sur les pieds.

On pourrait même se demander si Madrazo ne lui doit pas son poste ? Qui serait son supérieur aujourd'hui sans l'habileté de Cestero à résoudre les affaires les plus compliquées ?

Txema a un sourire sans joie. Il a environ quarante-cinq ans, et porte une cravate qui l'étrangle. C'est peut-être normal à Interpol, mais c'est un peu bizarre dans un commissariat de l'Ertzaintza, la police autonome basque.

— On commence ? Je vous résume ce que nous avons, reprend Julia.

Fini, le temps des présentations.

— La célèbre et puissante journaliste qui a peut-être autant d'ennemis que Gernika compte d'habitants..., précise Txema en posant sa valise. Il n'y a pas de machine à café, ici ?

Julia se tourne vers un renforcement, dans le couloir.

— Elle est en panne depuis des mois, et on ne l'a pas encore récupérée. Allons au bar. C'est mieux, un peu de vie sociale en dehors de ces murs.

Cestero les écoute à peine. Quelque chose l'inquiète dans cette affaire.

— Le mari a-t-il eu le loisir de la placer sur la voie et de retourner prendre son train ?

— Le mari ? — Julia est interloquée. — Je l'ai vu sur place. Il était effondré. Le train n'a pas eu le temps de s'arrêter. Cet homme ne s'ôtera jamais de la tête ce qui s'est passé vendredi sous ses propres yeux.

Cestero ne s'avoue pas vaincue :

— Il y a des rumeurs, plutôt fondées, selon lesquelles Natalia lui était infidèle. Nous ne pouvons écarter une vengeance du mari. Bien sûr, son alibi a l'air en béton. Il faudrait voir ce qu'il a fait dans les minutes qui ont précédé l'accident. Y a-t-il eu un arrêt inhabituel ? Il y en a sûrement une trace quelque part.

Aitor se racle la gorge pour attirer son attention. Il n'a pas l'habitude d'intervenir sans en demander la permission.

— La retransmission en direct du crime suggère une vengeance. Une personne que la journaliste a livrée en pâture à la vindicte populaire dans son émission, et qui a organisé son exécution publique, un spectacle effroyable.

Il rougit quand il parle. Les autres l'ont peut-être remarqué, mais pas Cestero. Une réaction fréquente chez cet homme au beau visage juvénile qui a dépassé la quarantaine. Deux sympathiques fossettes à la commissure des lèvres renforcent cette impression.

— Un bûcher de sorcières en plein XXI^e siècle, complète Cestero. — Dans le bar où ils prennent leur café, on ne parle que de cela ; on dirait que tout Gernika a vu la séquence de l'accident, et la ville est réellement consternée. — Nous pouvons voir l'enregistrement ?

— Vous devez le voir, corrige Txema en donnant de l'emphase à l'injonction. J'ai demandé qu'on le visionne photogramme par photogramme, au cas où quelque chose nous aurait échappé. Julia, tu l'as sous la main ?

L'agente confirme et les invite à la suivre jusqu'à son ordinateur. La salle de l'Unité spéciale est comme toutes les salles de commissariat. Trois longues tables, quatre postes de travail sur chacune d'elles. Julia s'arrête à la première et tourne l'écran vers ses collègues.

— Vous travaillerez ici, dit-elle en désignant la table. On l'a libérée pour que vous puissiez l'occuper en permanence.

La séquence commence par une image de la victime assise au milieu de la voie. Dans un premier temps, Natalia semble assoupie, sûrement sous l'effet d'une drogue. La séquence dure quelques secondes. Ensuite, elle essaie de se libérer. La chaise oscille sur les traverses et la bouche de la journaliste s'ouvre et laisse échapper un cri guttural qui oblige Julia à baisser le volume des haut-parleurs. La ria de Mundaka, au cœur de la Réserve de la biosphère d'Urdaibai, décline ses bleus intenses entre les arbres qui encadrent la scène. Un décor soigné qui émerveillerait n'importe quel réalisateur.

Cestero sent son propre pouls s'accélérer à chaque nouveau cri d'angoisse. Comme au cinéma, elle est sûre qu'un imprévu va faire échouer un crime planifié au millimètre : la chaise va tellement bouger qu'elle va l'écarter du trajet de la locomotive, ou bien Natalia va se libérer des liens qui l'immobilisent.

— C'est brutal, murmure-t-elle.

— Putain de fils de pute... renchérit Aitor et détournant les yeux de l'écran.

— Fils, ou fille... ? rectifie Julia.

— Non. Je parie que c'est un homme. Les femmes ne tuent pas de façon aussi violente. Nous sommes plus délicates. Le poison... – C'est une femme qui parle, elle est arrivée sans qu'on l'ait remarquée, petite, comme Cestero, et si mince qu'on dirait une fillette, mais elle a dépassé la trentaine. – Je me présente, Silvia, la psychologue.

Elle tend la main.

— Il y a toujours des exceptions, dit Cestero, le regard fixé sur l'intense couleur rouge de la tulipe que tient la victime.

Une image troublante : la tendresse d'une fleur au milieu de l'horreur.

Les trépidations du train envahissent soudain les haut-parleurs. Le visage de Natalia est de plus en plus déformé, elle sait que sa fin est écrite.

— L'arrivée du mari, commente Julia quand le sifflement insistant du chemin de fer couvre presque entièrement les cris.

Tout va très vite. La rame entre dans le champ et se précipite sur la victime. Les couleurs du train régional remplissent l'écran, et les grincements des freins saturent les haut-parleurs. Puis il ne reste que la voie. La voie et un pétale de tulipe bercé par la brise. Rien d'autre, hormis le silence sépulcral et la solitude de la mort.

Pendant quelques instants, aucun policier n'ouvre la bouche. Cestero a l'impression que des griffes lui serrent la gorge. Elle a vu beaucoup d'horreurs pendant ses cinq années d'ertzaina, mais à ce point, jamais.

— Cette femme a dû souffrir énormément, murmure Julia d'une voix brisée.

Cestero approuve. Le pétale valse toujours sur les traverses.

— Combien de gens ont vu cette vidéo ? demande-t-elle quand elle parvient enfin à articuler un mot.

— Cent huit mille. Les réseaux sociaux l'ont retirée au bout de quarante minutes, mais c'était déjà la vidéo la plus retransmise dans tout le pays, explique Txema.

Cestero soupire, dégoûtée. Le morbide, toujours le morbide. C'est tout simplement affreux.

— On recherche quelqu'un de très dangereux. Vous vous en rendez compte, j'espère ?

— Qu'a dit le médecin légiste ? l'interrompt Txema.

Julia prend le dossier marron posé sur la table et l'ouvre :

— Polytraumatisme. Une grande quantité d'os brisés, entre autres le temporal et l'occipital. Elle est morte sur le coup. Nous attendons l'analyse toxicologique, mais je ne serais pas étonnée qu'on l'ait droguée.

— Il suffit de voir les images. Elle dormait quand on l'a assise à cet endroit, déclare Txema.

— On recherche peut-être plus d'un assassin. Il n'est pas facile de faire cela tout seul, suggère Julia.

Tout en parlant, l'ertzaina appuie de nouveau sur la touche "envoyer". Les cris sont aussi bouleversants que la première fois.

— Cela correspond davantage à un profil typiquement psychopathe. La tulipe, la retransmission... C'est un loup solitaire, froid et calculateur. N'oublions pas qu'il avait beaucoup d'éléments à coordonner. À commencer par les services des

machinistes. Il n'a pas choisi n'importe quel train, remarque Silvia.

— Bonne synthèse. Je n'en changerais pas une virgule, reconnaît Cestero.

Elle aime la souplesse de Silvia.

— D'accord avec vous. Il agit seul, sous l'impulsion de la haine, renchérit Aitor.

— Ta chef n'a pas parlé de haine, corrige Txema.

Cestero se mord la langue pour ne pas lui répliquer. À quoi rime ce "ta" ? Txema ne la considère-t-il pas comme la chef de tous ? La cohabitation de deux sous-officiers dans un même groupe, surtout dirigé par une femme, ne va pas être facile. C'est regrettable, mais Cestero sait qu'il en est ainsi avec beaucoup de ses collègues, et Txema n'est pas une exception.

— Qu'as-tu à dire sur la fleur ? dit Cestero à Silvia.

— Ce n'est pas une signature ordinaire. Les tulipes symbolisent l'organisation, ce sont des fleurs qui ne laissent pas de place au hasard, toujours semblables, avec leurs six pétales. Il n'y a pas deux roses pareilles, ni deux chrysanthèmes, contrairement aux tulipes. Nous pourrions avoir affaire à quelqu'un de très méthodique.

— Ce qui nous compliquerait la tâche, indique Txema en claquant de la langue. Mieux il prévoit, moins il nous laisse d'indices.

Silvia acquiesce avant de poursuivre.

— Pas seulement. Ce qui nous intéresse d'abord, c'est que la tulipe est une fleur associée à la tristesse, à la suite d'un désamour ou d'une amitié trahie.

— Si je te suis bien, celui qui a mis Natalia au milieu de la voie aurait pu être un ancien amant ? suggère Cestero en pensant au commissaire.

— Ou un ami qu'elle a délaissé, ou un fou dont l'amour qu'il éprouvait pour la journaliste n'a jamais été payé de retour... objecte Julia.

Aitor toussote légèrement.

— Il essaie peut-être de transmettre un message. Au XVII^e, les peintures qui rappelaient que tout est éphémère en ce monde étaient très populaires. La vie est brève, tôt ou tard

nous mourrons tous. Les tulipes étaient considérées comme un élément essentiel dans ce genre de tableau.

— Mauvais signe ! commente Julia.

— C'étaient des œuvres d'art porteuses d'un message, justifie Aitor. Il y en a une très belle, de l'école flamande, au musée des Beaux-Arts de Bilbao.

La psychologue fronce les sourcils et approuve avec conviction.

— Nous aurions affaire à un assassin qui apprécie la valeur à la fois esthétique et symbolique de leur signature.

Cestero a l'esprit ailleurs.

— À quelle fréquence les trains passent-ils sur les lieux de ce crime ? demande-t-elle.

— Le convoi qui circulait en sens contraire est passé à cet endroit précis vingt-deux minutes avant l'impact, qui a lieu à la seconde minute de la retransmission. Ce qui a donné à l'assassin vingt minutes pour tout mettre en place : la chaise, le portable... intervient Julia en consultant ses notes.

Quand le train écrase Natalia Etxano une deuxième fois, Cestero éteint l'écran.

— On ne peut pas rester ici comme des ahuris toute la matinée. Il faut se bouger ! Savons-nous où il l'a abordée ? Où elle a été vue pour la dernière fois ?

Julia secoue la tête.

— Il faudrait parler au mari et à ses collègues de la radio, suggère Txema.

— Et fouiller le logement de la victime. On y trouvera peut-être une lettre de menaces. Et ses mails, les réseaux sociaux... ajoute Cestero. Aitor, va à Radio Gernika. Fouille dans les papiers de la journaliste. Vois qui pourraient être ses ennemis. Les plus récents, mais aussi les vieilles blessures encore à vif. Julia, va parler avec le mari. Txema et moi, on se charge de la vie personnelle.

— La vie personnelle de qui ?

Cestero se mord les lèvres et se retourne, comme ses collègues. Depuis qu'elle a mis le pied dans ce commissariat, elle s'attend à ce moment, mais pas de cette façon aussi soudaine.

— Luis Olaizola, commissaire de Gernika. Bienvenue. J'espère

que nous allons contribuer à ce que vous vous sentiez comme chez vous.

Il tend la main à tous, sauf à Julia et à Silvia, qu'il voit tous les jours.

Il a un visage aimable, des formes arrondies et un air sain qui s'étend jusqu'à sa vaste calvitie. Cestero lui trouve des points communs avec Olentzero, le charbonnier populaire qui apporte les cadeaux de Noël aux Basques. Mais pas question de se fier aux apparences, cet homme n'est pas ravi de les voir ici. Leur présence signifie un désaveu cuisant de la part de ses supérieurs. Qui affecte aussi les agents qui, à leur poste de travail, sur les autres tables, observent discrètement la rencontre.

— Merci, répond Cestero avec un sourire contraint.

Elle n'aime pas le ton trop cordial du commissaire. Elle se tourne vers ses collègues de l'équipe, qui se contentent de hocher la tête.

Le commissaire pose délicatement la main sur l'épaule de Cestero pour attirer son attention.

— Je sais pourquoi vous êtes ici. La brillante Unité spéciale d'homicides notoires... – Soudain, plus aucune trace d'amabilité sur son visage. – Natalia et moi, nous avons eu une aventure. Je ne le nie pas. Gernika est tout petit et nous manquions de discrétion. Mais il y a longtemps que nous avons cessé de nous voir. Ces derniers mois, nous avons des relations normales, sans plus. Je vous demande de ne pas fouiller dans cette direction. Je n'ai rien à voir avec sa mort. Je suis le premier à la pleurer et à souhaiter qu'on résolve cette affaire dans les plus brefs délais.

— Pourquoi l'a-t-on tuée ? demande Cestero de but en blanc.

Olaizola pince les lèvres – une grimace de chagrin – et secoue la tête.

— J'y ai réfléchi, reconnaît-il. Ces derniers mois, elle s'en prenait beaucoup aux pêcheurs qui braconnaient les coquillages, de pauvres diables qui, à la faveur de la nuit, ramassent des mollusques dans la ria sans permis. De temps en temps, on fait une descente, mais c'est compliqué, l'Urdaibai est plein de recoins où se cacher... Franchement, j'ai du mal à

croire que quelques kilos de coques puissent être derrière un meurtre aussi sauvage.

Cestero est d'accord. Le choix du train conduit par le mari de la victime pour l'assassiner semble répondre à des motifs plus personnels.

— Il y a aussi l'affaire du trafic de drogue, intervient Julia.
— Ce qui lui vaut une vive dénégation du commissaire. — Dans son émission, la victime dénonçait un réseau de narcotrafiquants dans notre zone...

Le commissaire lui coupe la parole :

— Nous avons intercepté les vedettes censées livrer la drogue, et nous n'avons jamais trouvé un gramme de stupéfiant à bord. J'en suis venu à penser qu'en répandant ces rumeurs dans son émission, elle cherchait avant tout à ternir mon image.

Cestero approuve. Dans son esprit s'entrechoquent deux hypothèses : le dépit amoureux et le règlement de compte d'une bande de narcos. Toutes les deux peuvent expliquer un crime planifié de façon aussi macabre. Cependant, quelque chose ne cadre pas.

— Ne venez-vous pas de dire que votre relation avec la victime était normale ?

— C'est une façon de parler, reconnaît le commissaire. Et tutoie-moi, je t'en prie. Nous sommes collègues.

— Combien de temps êtes-vous restés ensemble ? demande Aitor.

— Natalia et moi ? Je ne sais pas. Deux ans, peut-être un peu plus.

— Et quel a été le motif de la rupture ?

Olaizola lance un coup d'œil à la ronde pour s'assurer que personne n'écoute la conversation. À l'évidence, parler de lui le gêne beaucoup plus que de parler des coques.

— Raisons personnelles. Chacun de nous était marié, et la situation devenait intenable. Il fallait trancher dans le vif, et on a pris la décision de ne plus se voir.

— D'un commun accord ?

Le commissaire redresse le menton et déglutit. Cestero a l'impression qu'il a du mal à contenir ses larmes.

— Nous reprendrons cette conversation à un autre moment, si vous voulez bien... dit Olaizola avant de se retirer.

L'homme s'éloigne dans le couloir. Les épaules affaissées, la démarche traînante...

— Il faudra enquêter sur lui aussi. Sans faire de vagues, mais il le faudra, murmure Cestero. — Txema approuve en fronçant le nez, et rajuste son nœud de cravate. — Il va falloir enquêter sur beaucoup de gens, soupire-t-elle avant d'interroger du regard le reste de l'équipe. On s'y met ?

22 octobre 2018, lundi

Julia sonne et échange un regard avec Silvia. La psychologue esquisse un sourire pour lui redonner courage. Traiter en suspect un homme qui vient de perdre sa femme, c'est dur. Si elle avait pu choisir, l'ertzaina aurait préféré une autre des tâches réparties entre les membres de l'équipe.

— Quel temps pourri... hein ? râle la psychologue en refermant son parapluie.

L'ertzaina lui renvoie une grimace compréhensive. Il y a presque deux mois qu'elles n'ont pas vu le soleil. Ajouter à cela les pluies, il y a de quoi perdre le moral.

— Pour demain, les prévisions sont meilleures, dit-elle en insistant sur la sonnette.

— Meilleures ? Tu parles... ! Ici, meilleures, ça veut dire qu'il ne va pas pleuvoir pendant une demi-journée et que ça va reprendre pendant deux semaines, décrète Silvia en essuyant ses lunettes avec un mouchoir en papier. J'ai bien envie de retourner à Palencia.

On entend des pas derrière la porte.

— Cette année, c'est pire que d'habitude, dit Julia pour la rassurer.

— La précédente aussi, et celle d'avant. Mon compagnon me le répète sans arrêt depuis que je vis dans son pays, depuis trois ans ! se lamente la psychologue.

Elle n'a pas fini sa phrase que la porte s'ouvre.

— Bonjour. – Les cernes du conducteur sont le signe d'une

nuit blanche, ainsi que son regard hébété ; il s'écarte pour les laisser entrer ; un tas de paperasses recouvre la table de la salle à manger. — Excusez le désordre. Je ne retrouvais pas l'assurance-vie de Natalia. Je ne me rappelais même pas auprès de quelle compagnie elle l'avait prise... Nous ne nous attendions pas à une chose pareille !

Il se tourne vers le tableau qui préside, sur le mur du fond. La victime les observe : un portrait qui la montre plus jeune que les photos qui illustrent les articles sur sa mort. Le mari a une moue de tristesse.

— Vous avez pu dormir un peu ? demande Silvia.

— Non. Chaque fois que je ferme les yeux, je la revois. J'entends ses cris comme si j'étais à nouveau sur les rails... C'est horrible. On sait qui a fait ça ?

— On y travaille, répond Julia.

L'homme, coudes sur la table, fixe un nœud dans le bois.

— Il y a cinq ans, j'ai écrasé un jeune homme dans le métro, et il y a douze ans une fille à la gare de Plentzia. Des suicides. C'est affreux. Ça ne sert à rien d'activer le frein et ils le savent. Le pire, c'est l'impact et le craquement des os. Il faut crier très fort pour ne pas les entendre... J'étais bouleversé. J'avais même failli démissionner. J'ai fini par m'en remettre. Mais l'histoire de Natalia, ça va m'enterrer. Je le sais. Cette fois, je ne m'en relèverai pas.

Julia voit que c'est un homme à jamais brisé.

— Je peux vous poser quelques questions ?

Le conducteur lui lance un regard atone, et ses épaules se tassent.

L'ertzaina se racle la gorge pour s'éclaircir la voix.

— Comment décririez-vous votre relation avec Natalia ?

Santi se tourne vers le portrait de sa femme. Un tremblement presque imperceptible affaisse la courbe de ses lèvres.

— La relation d'un couple normal. Nous avons traversé une mauvaise passe, c'est vrai, mais maintenant tout allait bien, murmure-t-il avant de se perdre dans un sanglot.

Julia jette un coup d'œil sur les photos encadrées qui occupent les étagères autour du poste de télévision. Trois d'entre elles montrent Natalia Etxano dans des contextes

différents, toujours souriante, dégageant un magnétisme sans pareil. Seule la quatrième photographie représente Santi. Le machiniste tient un énorme poisson par la queue. Rien d'anormal dans ces images, à part un détail : ils ne sont ensemble sur aucune photo. Aucune. Dans cette pièce, pas un seul moment, pas un seul voyage, pas un seul événement où le couple s'accorde un souvenir commun.

— Parlez-moi du jour du crime, demande l'ertzaina. Donnez-moi votre emploi du temps depuis la première heure jusqu'au moment où vous avez pris les commandes du train.

Le jour de l'assassinat, Santi a pris son petit-déjeuner tout seul, en écoutant sa femme à la radio, comme tous les jours. Il a les larmes aux yeux quand il mentionne que c'était la dernière fois qu'il entendait sa voix avant le drame du train. Ensuite, il a rangé la maison et préparé à manger.

— J'ai déjeuné seul : Natalia m'avait prévenu qu'elle aurait du retard. Elle avait un rendez-vous, pour son boulot. Elle avait toujours des déjeuners et des interviews avec des journalistes... Après, je suis allé à pied à la gare, et le reste, vous le savez... J'ai pris les commandes du train et me suis retrouvé nez à nez avec ma femme au milieu de la voie.

Un soupir interrompt ses explications.

Julia consulte une carte de la zone et localise rapidement les deux lieux qui l'intéressent le plus dans cette histoire. La gare où a eu lieu la relève des conducteurs est à dix minutes au maximum en voiture du lieu du crime. Assez pour placer la victime sur les lieux de l'impact et retourner à Gernika à temps pour prendre son service.

— Natalia n'a pas dit qui elle devait rencontrer ?

— En général, elle ne le disait pas. Je ne le lui demandais pas non plus. Ça concernait son travail.

— Votre femme aimait les fleurs ?

L'homme n'a pas besoin de réfléchir pour répondre.

— Non. Je ne lui en offrais jamais. Si vous jetez un coup d'œil sur la terrasse, vous constaterez que nous avons très peu de plantes ; celles qui sont là se débrouillent toutes seules.

Julia interroge la psychologue du regard. A-t-elle une question ?

D'un mouvement de tête presque imperceptible, Silvia répond par la négative.

— Votre femme avait-elle des soucis, ces derniers temps ? Savez-vous si elle avait reçu des menaces ? Était-elle bizarre dans les jours qui ont précédé le crime ? demande l'ertzaina.

— Non. Tout semblait normal. Elle croulait sous le travail, mais c'était toujours comme ça ! Elle aimait les choses bien faites. Elle avait de grosses responsabilités, précise-t-il sans quitter des yeux la Natalia Etxano à l'huile accrochée au mur. — Ses traits se décomposent soudain et il plonge la tête dans les mains. — Comment est-il possible qu'elle ne soit plus là ? Natalia... !

Julia déglutit. Impossible de continuer. En tout cas aujourd'hui.

— Je suis désolée d'avoir ravivé votre chagrin. Nous n'allons pas vous accaparer plus longtemps. Merci de nous avoir reçues dans ces moments difficiles.

— Pardonnez-moi, je ne vous ai même pas proposé un verre d'eau, dit Santi en se reprenant pour les raccompagner.

Dans le couloir, les visiteuses débitent des formules de politesse.

— Appelez-moi si vous avez besoin de parler, dit Silvia en prenant congé, la main sur le bras du conducteur.

— Ou si vous pensez à quelque chose qui puisse nous conduire à une piste. N'importe quoi. Une remarque de Natalia qui semble hors de propos, un appel à une heure tardive... N'importe quoi, ajoute Julia.

Elle déteste être toujours celle qui apporte la touche d'inhumanité.

Le machiniste plisse les yeux, songeur. Il s'est arrêté au milieu du couloir, devant la porte d'une chambre où règne une odeur de draps récemment changés.

— Natalia a eu un amant, qu'elle a quitté il y a quelques semaines. Cet homme n'a pas cessé de l'appeler depuis lors.

— Le commissaire Olaizola, demande Julia.

Le geste affirmatif de Santi ne laisse aucun doute.

— Que sa position ne vous empêche pas d'aller jusqu'au bout, demande-t-il d'un air suppliant.

— Il sera interrogé comme toute autre personne. Je vous en donne ma parole, assure l'ertzaina.

— Ce type était assommant. Il ne supportait pas que Natalia l'ait quitté.

— C'est elle qui a mis un terme à cette relation ?

— Oui, bien sûr. C'est Natalia. Elle a compris qu'elle m'aimait.

L'esprit de Julia voyage jusqu'à la solitude de cette voie. Le pétale de la tulipe valsant au gré de la brise, l'odeur de rouille, le portable lui renvoyant sa propre image... Plus elle visualise la scène, moins elle voit son commissaire attacher froidement la présentatrice à une chaise.

— Connaissez-vous la raison de cette rupture ?

Le mari la regarde d'un air blessé.

— Bien sûr : elle ne voulait plus me faire du mal. N'est-ce pas suffisant ? Nous étions un couple heureux jusqu'à ce que ce type croise son chemin.

— Évidemment, excusez-moi. — Julia hésite à poser d'autres questions, elle ne veut pas raviver la douleur d'un homme qui vient de voir son propre train écraser sa conjointe, mais elle n'est pas là pour compatir, en tant que policière, elle a besoin d'informations ; elle se tourne vers Silvia, qui ferme les yeux pour lui donner l'autorisation de continuer, autorisation dont en réalité elle n'a pas besoin. — Combien de temps sont-ils sortis ensemble ? Je veux dire...

Santi l'arrête d'un geste.

— Je sais ce que vous allez dire. Pendant combien de temps ils m'ont planté les cornes ? Plus d'un an, peut-être deux. Je ne m'en souviens pas, mais depuis dix mois cette liaison était l'objet de tous les potins, à Gernika. On les voyait ensemble sans la moindre retenue. J'ai même pensé que notre histoire était finie et qu'elle me quitterait pour lui.

— Comment vous sentiez-vous ? lui demande Silvia.

— Mal. Très mal.

Ses mots se brisent, et il baisse la tête.

— Décrivez-moi ça. Colère, haine, que ressentiez-vous exactement ?

Santi a les lèvres qui tremblent. Il reprend un peu d'assurance.

— De l'impuissance. J'étais effondré. Je ne voyais pas où étaient mes torts, et Natalia avait du mal à me parler. Elle était toujours dehors, au travail.

Julia et Silvia se regardent. Ou bien c'est un grand acteur, ou bien il n'a pas l'air violent.

— C'est tout pour aujourd'hui. Merci, dit l'ertzaina.

Elle a l'impression que tout n'est pas sorti, mais elle ne veut plus importuner le conducteur.

— Merci à vous, dit Santi en essayant de sourire.

— Je ne m'attendais pas à le voir aussi en forme, remarque Julia quand elles se retrouvent dehors. Il n'est pas courant qu'un proche de la victime puisse parler avec autant de sagesse, alors qu'elle est morte depuis si peu de temps.

— Ne t'y trompe pas, explique la psychologue. Ce sont les médicaments. Il est bourré d'anxiolytiques jusqu'aux yeux. Tu n'as pas remarqué comme il était somnolent ? Le contre-coup viendra plus tard.

— Son deuil te paraît sincère ?

— Franchement, oui. Est-il l'auteur d'une vengeance aussi macabre ? Là, je réponds non. Certains indices empêchent peut-être de le mettre hors de cause, mais cet homme n'a pas le profil d'un assassin froid et calculateur. Tu as vu l'adoration avec laquelle il regardait le portrait de sa femme ? Merde, ce salon est un autel dédié à la victime. Le mari n'en est qu'un appendice.

L'ertzaina approuve mollement en ouvrant la portière de la voiture. Ce ne serait pas la première fois qu'un assassin joue si bien son rôle qu'on finit par le prendre pour la victime et non pour le bourreau.

22 octobre 2018, lundi

Le poids que Cestero porte sur les épaules s'allège dès qu'elle pousse la porte du bar. Il n'est pas facile de glaner des informations sur le commissaire Olaizola, et encore moins sur sa liaison avec Natalia Etxano. Les agents sous ses ordres préfèrent ne pas trop parler. D'ailleurs, ils ne savent pas grand-chose. Seulement qu'ils ont été amants pendant assez longtemps, et qu'ils n'ont pas cherché le moins du monde à se cacher. Le motif de la rupture ? Aucune idée. La seule certitude, c'est que Luis Olaizola est très affecté par cette séparation.

Aitor n'a pas beaucoup plus avancé. Il a écouté les enregistrements des dernières émissions de la présentatrice, et a compris qu'elle s'en prenait à tout et à tous : elle pouvait aussi bien protester contre la spéculation immobilière et le tourisme effréné, qu'accuser l'Ertzaintza d'abandonner la ria aux braconniers et aux narcos.

Prétendus trafiquants de drogue, ramasseurs de coquillages hors la loi... À la tombée de la nuit, la ria d'Urdaibai semble mener une vie très éloignée du paradis vert que vendent les dépliants touristiques.

— Une bière bien fraîche, s'il vous plaît, demande Cestero en s'accoudant au comptoir.

Ses pieds balaient la sciure qui recouvre le sol et qui rappelle à l'ertzaina les vermouths dominicains de son enfance. Il ne reste pas grand-chose de cette époque. Les normes d'hygiène

ont chassé les copeaux, et l'éducation va éliminer les serviettes en papier et les cure-dents jetés n'importe où.

Les quatre hommes au visage tanné qui occupent l'extrémité la plus proche de la machine à sous la dévisagent avec curiosité. Les verres à moitié pleins et la mine éméchée de certains plus que d'autres montrent qu'ils font leur tournée quotidienne. Tous les soirs le même rituel : un *txikito* dans chaque bar jusqu'à ce que l'heure du souper les rappelle chez eux. Elle en entend un qui chuchote :

— La police !

Cestero regarde ses propres vêtements. Une veste de jogging grise et un jeans tellement usé qu'on voit davantage les déchirures que le tissu. Aucun signe distinctif de la police. Est-ce inscrit sur son visage ? Ou alors les seuls étrangers qui fréquentent cet établissement proche du commissariat ne peuvent être que des ertzainas. Oui, c'est sans doute cela.

— Donnez-moi aussi un sandwich d'omelette au thon, demande-t-elle en s'apercevant que le temps de dîner approche.

Il y a une heure qu'Aitor est parti à Mundaka. C'est là, dans le petit village marin où est née Natalia Etxano, à une douzaine de kilomètres du commissariat, qu'ils ont réservé l'hôtel. Son collègue demandera qu'on lui monte quelque chose dans sa chambre, un sandwich ou une salade. Il ne l'a pas dit, mais Ane sait qu'il souhaite rester seul, pour appeler Pasaia. Elle n'a aucun mal à imaginer son sourire niais, car l'appel vidéo le rapproche virtuellement de ses adorées Leire et Sara. Le pire, c'est Antonius : quand il apparaît dans le cadre, avec ses aboiements et ses coups de langue frénétiques, l'ertzaina lui parle comme à un de ses enfants. Dans ces cas-là, Cestero ne peut s'empêcher d'avoir honte pour lui.

— Je vous prépare un *pan con tomate* ? demande le serveur.

C'est un homme sans âge, le genre d'homme chez qui une calvitie précoce accorde une maturité qu'il est loin d'avoir. Ses yeux se plissent de façon sympathique, comme s'il venait de fumer un joint et qu'il était dans les vapes.

— Non, merci.

Elle ne sait pas de quoi il parle, de tomate crue comme chez les Catalans, ou de sauce tomate comme on en propose

aux enfants qui n'aiment pas manger ? Peu importe, elle veut juste un sandwich à emporter dans les maremnes sans que son estomac se révolte.

Qui est capable de tuer pour une poignée de mollusques ? Cestero secoue la tête. Cela n'a aucun sens. L'hypothétique trafic de drogue semble être un mobile beaucoup plus consistant, même si Txema n'a trouvé dans les dossiers aucune trace d'un trafic de drogue en Urdaibai.

Et il y a le commissaire...

Il est clair que sa liaison extraconjugale avec la victime avait mal tourné. Ce n'était sans doute pas facile, pour une personne habituée à commander et à être obéi, de voir sa réputation ternie par les propos que Natalia déversait sur lui chaque matin à la radio. Sans parler du dépit, bien sûr.

Elle boit une gorgée de bière. Fraîche, très fraîche, comme elle l'aime. Et bien servie. Le serveur sourit devant l'air approbateur de l'ertzaina quand elle a vidé son verre.

— La même !

Elle en a besoin. Elle veut décompresser, oublier pendant quelques instants les mille et une hypothèses qui lui traversent l'esprit.

Pendant qu'elle boit la première gorgée de son deuxième verre, cette fois avec moins de précipitation, la porte s'ouvre sur un nouveau client. Beaucoup plus jeune que ceux qui additionnent les tournées, mais Cestero lui donne une dizaine d'années de plus qu'elle. La quarantaine. À première vue, pas très séduisant, mais elle ne peut nier le charme sauvage de sa barbe de plusieurs jours, aussi noire que ses yeux, et les pendants qu'il porte à chaque oreille. Un pirate.

— Le sandwich, annonce le serveur en le posant sur le comptoir.

— Merci.

Le nouveau venu commande une bière double malt et triote son portable pendant quelques instants. Puis il lève les yeux et s'approche de l'ertzaina en souriant.

— On ne t'a pas fait ça dans le coin.

Cestero comprend à son regard qu'il parle du tatouage qu'elle a dans le cou.

— Comment le sais-tu ?

Elle a un ton distant, mais son sourire invite l'inconnu à continuer.

— Je sais tout. Mais j'ignorais qu'une policière pouvait avoir des tatouages dans une zone visible...

Cestero fronce les sourcils.

— D'où sors-tu que je suis policière ?

L'autre éclate de rire. Il a une denture très blanche qui contraste avec sa barbe.

— Ne t'ai-je pas dit que je sais tout ?

L'ertzaina jette un coup d'œil circulaire. À part le quatuor du fond, qui s'apprête à changer de bar pour continuer ses tournées, il n'y a que deux filles plutôt jeunes qui prennent un café, assises à une table. Elle se sent observée. Tout le monde saurait donc qu'elle est ertzaina ?

L'inconnu pose l'index dans le cou de Cestero et étudie le tatouage de près.

— Du bon travail, mais j'aurais fait beaucoup mieux.

L'ertzaina s'écarte, gênée. Elle sait reconnaître les dragueurs dans les bars.

— Maintenant, tu vas me dire que tu es un tatoueur.

— Tu connais sûrement mon atelier. À deux rues d'ici, près du fronton. Alkimia Tattoo.

— C'est là que tu travailles ?

Bien sûr qu'elle le connaît. Elle a même pris le temps de regarder sa vitrine.

— Il est à moi. Et je te félicite pour ce dragon. Franchement, je n'ai jamais vu un travail de cette qualité par ici. À part le mien, bien sûr, ajoute-t-il avec un petit rire. Excuse-moi, je ne me suis pas présenté. Je m'appelle Raúl.

Et il l'embrasse.

— Ane, dit Cestero en l'embrassant à son tour. Et ce n'est pas un dragon. C'est Sugaar.

— Sugaar ? Le serpent mâle géant qui vit dans la grotte de Baltzola ? Je croyais qu'il n'avait pas de pattes.

Ce n'est pas la première fois que Cestero entend cela.

— C'est de la mythologie. Ça dépend qui le dessine. Il n'y a pas de vérité suprême.

— Je ne vais pas te contredire... J'ai exploré cette grotte un tas de fois et je n'ai jamais vu l'époux de la déesse Mari. Peut-être a-t-il des pattes, peut-être pas.

Cestero observe son nouvel ami avec une curiosité croissante. Spéléologie, tatouages, mythologie... Au bout de quelques phrases, ils s'étaient trouvé un tas de goûts en commun. Mais la spontanéité de Raúl ne risque pas d'éteindre sa méfiance. Si un inconnu l'aborde dans un bar, en général il a une idée derrière la tête. Elle aussi, quand elle sort le soir, elle n'est pas du genre à attendre que ces messieurs fassent le premier pas. Bien sûr, cette fois il peut s'agir d'une simple curiosité liée à son travail. Mais son instinct lui crie que le tatoueur a une idée derrière la tête. Sexuelle ? Pourquoi pas ? Ou qui concerne sa condition de policière. Elle doit rester sur ses gardes.

— Je ne t'avais jamais vue. On t'a mutée à Gernika ?

Cestero est incapable de soutenir son regard pénétrant, qui semble lire dans ses pensées. Trop d'intérêt pour son travail. Quelle est l'étape suivante, demander sur quelle affaire elle travaille et qui est le suspect ? Elle hésite. Raúl essaie peut-être de remplir le silence avec le premier sujet qui lui passe par la tête.

— Tu considères comme acquis que je suis une ertzaina, et je n'ai pas encore ouvert la bouche.

Le tatoueur a une grimace moqueuse.

— Peu importe, laisse tomber. Qui t'a tatoué Sugaar ? Ça non plus, tu ne veux pas me le dire ?

Les minutes suivantes dissipent la tension. Tatouages, piercings... Cestero apprécie la conversation de Raúl. Ils parlent la même langue. Une bouffée d'air frais après une journée épuisante.

— Je peux t'inviter à prendre un verre ? À moins que les flics ne boivent pas ?

— Ça, il faut le demander à un flic... le défie Cestero.

— Tu es toujours aussi hostile ?

L'ertzaina pose un billet de vingt euros sur le comptoir.

— C'est moi qui paie. Mes consommations et la sienne.

Raúl essaie de protester, mais Cestero lui interdit de sortir son portefeuille.

— Pourquoi ne passes-tu pas à l'atelier ? Je compléterai ce tatouage.

— Compléter ? Ne disais-tu pas qu'il est très bien ?

— Il lui manque quelque chose. Viens à Alkimia et je le finirai.

Le patron pose la monnaie sur le comptoir.

— Attention à Raúl, il court plus vite qu'un lièvre, plaisante-t-il en clignant de l'œil.

— Ouais, je m'en suis aperçue.

L'éclat de rire du tatoueur est contagieux.

— Ne l'écoute pas, ici c'est plutôt lui qui agit en douce, se défend-il en tapotant l'épaule du serveur.

— Moi ? Tu ne crois pas que j'ai ma dose avec une femme et trois enfants ? Comme si j'avais du temps pour moi !

Cestero s'amuse beaucoup. Cette situation la ravit. C'est la dernière chose à laquelle elle se serait attendue après une journée comme celle-ci, loin des amies qui l'aident à oublier son travail.

— Tu connaissais l'Urdaibai ? lui demande Raúl pendant que le serveur s'éloigne pour s'occuper d'un client.

— C'est une autre façon de me demander si je suis de la police ?

— Allons... proteste le tatoueur avec une grimace de lassitude. Tu es ertzaina et tu viens de l'extérieur. Si tu étais d'ici, on se connaîtrait. Tu as des piercings et des tatouages... Tu serais venue à mon atelier.

L'ertzaina confirme sans pouvoir dissimuler un sourire :

— Tu ferais un bon policier. En effet, je n'étais jamais venue ici.

Raúl ne cache pas sa satisfaction de voir sa théorie confirmée.

— Quand as-tu un moment de libre ? Ça te dirait, une visite de la ria sur l'eau, un petit tour en barque ? Un ami peut m'en prêter une. Ce n'est pas un yacht de luxe, mais les vues sont imprenables. Et si tu aimes piquer une tête...

— Je serais ravie d'accepter ton invitation, mais je ne sais pas si ça va être possible.

Elle se garde bien de préciser qu'elle n'aime pas beaucoup la mer. La seule embarcation où elle n'est pas malade, c'est

la navette qui relie en un peu moins d'une minute les deux ports de la baie de Pasaia. Parce qu'elle s'y est habituée. Elle déteste cette sensation de vulnérabilité qu'elle éprouve quand elle n'est pas sur la terre ferme.

Raúl prend un air contrarié.

— Tu sais quoi ? Je connaissais Natalia Etxano. Pour ses cinquante ans, elle est venue pour que je lui tatoue une fleur de lotus. Je m'en souviendrai toujours, car à ce moment-là il n'était pas courant d'avoir des clientes de cet âge. Natalia était peu conventionnelle dans tous les domaines. Elle ne s'est jamais trop souciée de ce que les autres pensaient d'elle.

Cestero fronce les sourcils et se détourne pour que Raúl ne puisse lire la confusion sur son visage.

Comment ce type qu'elle vient de rencontrer sait-il qu'elle travaille sur l'affaire de la journaliste assassinée ? Elle lui poserait volontiers d'autres questions sur la victime, mais ce serait se dévoiler.

Elle boit une longue gorgée de bière pour cacher son trouble et consulte encore sa montre ; les aiguilles ont à peine bougé mais il est temps de s'en aller. C'est elle l'enquêteuse, c'est elle qui mène les conversations. Pas question qu'elle s'installe sous la loupe de l'interlocuteur.

— Je dois partir, s'excuse-t-elle en vidant le contenu de son verre et en prenant son sandwich, encore intact.

— Comme ça, subitement ? proteste le tatoueur.

Cestero hausse les épaules. Maintenant, c'est elle qui esquisse un sourire énigmatique. Il bafouille, propose de l'accompagner, essaie de retarder son départ, mais l'ertzaina se contente de secouer la tête. Puis elle pousse la porte et se perd dans la nuit pluvieuse.

22 octobre 2018, lundi

La sortie de bain tombe sur les marches taillées dans le rocher. L'air vif de la nuit automnale enveloppe aussitôt Julia et caresse chaque centimètre de sa peau nue. Elle descend, marche après marche, jusqu'à la mer qui enlace ses chevilles. Celle-ci est froide, plus que la veille. Et la baisse thermique va durer plusieurs mois, jusqu'à ce que la température atteigne huit ou neuf degrés début mars.

Peu importe. C'est exactement ce qu'elle veut. Elle a besoin de se fondre dans la nature, de se réconcilier avec le monde, d'oublier les horreurs qu'elle rencontre dans son travail quotidien. Elle descend dans l'eau jusqu'à la taille. Alors, elle respire à fond et plonge dans l'océan, que tout le monde ici appelle le Cantabrique.

En quelques brasses souples, elle s'éloigne de la crique rocheuse. La houle se creuse, hors de la protection des rochers. Elle continue de nager et s'enfonce dans l'obscurité.

Son esprit lui demande d'aller plus loin, plus vite... Elle veut se débarrasser de l'image de Natalia Etxano, dont les cris angoissés, retransmis par les haut-parleurs de l'ordinateur, résonnent encore dans ses tympanes, et de ce visage déformé par la terreur, qui la hante.

Mais elle aura beau nager, elle ne pourra pas y échapper, alors elle s'arrête et se met sur le dos. Il ne pleut plus. Le ciel est toujours couvert, la lune n'existe pas. Elle doit bien être quelque part, derrière les nuages épais. Les vagues, la houle